

Le géographe littéraire

Luc Bureau, *Entre l'Éden et l'Utopie : les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 235 p.

François Ricard

Volume 27, numéro 1 (157), février 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31247ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ricard, F. (1985). Compte rendu de [Le géographe littéraire / Luc Bureau, *Entre l'Éden et l'Utopie : les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 235 p.] *Liberté*, 27(1), 171–176.

FRANÇOIS RICARD

LE GÉOGRAPHE LITTÉRATEUR

*Luc Bureau, Entre l'Eden et l'Utopie: les fondements
imaginaires de l'espace québécois, Montréal,
Québec/Amérique, 1984, 235 p.*

Des bienfaits de la géographie...

On a eu raison de signaler comme un livre important l'essai de Luc Bureau, géographe de l'Université Laval, sur «les fondements imaginaires de l'espace québécois». Il y a là une façon neuve, stimulante, d'éclairer les déterminations idéologiques qui ont marqué ici les modes d'occupation et d'organisation de l'espace, en convoquant pratiquement toute la culture de l'Occident. Là réside, à mon sens, la principale qualité de l'ouvrage: dans le déploiement, autour de son objet (le Québec), d'un vaste espace mental et historique qui à la fois situe cet objet, le «complexifie» en le désingularisant, et l'enrichit ainsi de significations nouvelles.

Au chapitre V — qui aurait dû, me semble-t-il, venir plus tôt — l'auteur donne un bel exemple de sa «méthode». Voulant reconstruire l'imaginaire spatial du Canada français paysan, il analyse la «territorialité symbolique» qui apparaît dans deux romans dits traditionalistes: *Maria Chapdelaine* et *Les Anciens Canadiens*, où, grâce à des dénombrements astucieux et à diverses combinaisons, il met au jour l'existence, entre le Canadien français et l'espace, d'une relation

beaucoup plus complexe que le «repli» postulé jusqu'ici par la plupart des dénonciateurs de notre aliénation séculaire. A l'image d'un peuple frileusement confiné à la glèbe et effrayé par le lointain, l'auteur, dans sa reconstitution de la civilisation traditionnelle, substitue celle d'un groupe dont la culture et l'imagination, sinon les pratiques elles-mêmes, auraient été largement ouvertes sur un espace beaucoup plus étendu et diversifié que son environnement immédiat. Le terroir ne serait pas l'unique ni le vrai territoire, mais seulement un centre à partir duquel se recompose pratiquement tout l'univers.

Ces pages inciteraient seulement à repenser, à «dé-simplifier» certaines de nos vues relatives à la société d'avant la Révolution tranquille, que déjà elles seraient précieuses. Les théories globalisantes du passé canadien-français ont peut-être eu leur utilité, elles n'en ont pas moins fait leur temps. Evoquer les «dominantes de la pensée canadienne-française» ou la marginalité historique de la société québécoise traditionnelle était certes un moyen efficace d'appeler et de justifier le changement; mais c'était en même temps réduire à quelques concepts étriqués une réalité qui ne peut pas avoir été aussi univoque.

L'intérêt du livre de Bureau réside donc dans l'élargissement de perspectives auquel il invite. Ainsi, au chapitre IV, l'auteur fond en deux récits de voyages fictifs les observations des visiteurs du dix-huitième siècle, pour proposer de l'établissement de la Nouvelle-France une lecture qui situe cette opération dans son contexte idéologique le plus vaste. Au lieu de s'en tenir à l'originalité supposée du phénomène, il montre quels modèles, quelles références intellectuelles, quels mythes l'ont inspiré. Cette étude l'entraîne dans deux directions — dont on aurait d'ailleurs souhaité qu'elles fussent plus clairement distinguées. D'un côté, il replace la découverte et la colonisation dans leur contexte proprement *historique*: la Renaissance et le début des Temps modernes. La Nouvelle-France et son mode d'implantation s'expliquent ainsi comme l'une des nombreuses manifes-

tations de l'esprit, du savoir-faire et de l'idéal utopique propres à cette époque appelée ici «faustienne». Mais d'un autre côté, il y aurait dans le déroulement de toute cette entreprise une autre dimension qui, elle, échappe à l'histoire et relève du *mythe*. En bon lecteur de Mircea Eliade, l'auteur voit dans ce que Lionel Groulx appelait «notre grande aventure: l'Empire français d'Amérique», l'illustration de certaines lois immuables inscrites depuis l'origine dans l'imaginaire géographique de l'Occident. Ces lois intemporelles, ces tendances de fond de l'esprit humain, ce seraient à la fois la recherche de l'Éden et celle de l'Utopie. Tout en s'opposant dans leurs contenus respectifs, ces deux tendances auraient en commun un même refus de la nature et du donné géographique premier, la même volonté de nier et de transformer la réalité chaotique dans le sens de l'intimité heureuse (Éden) ou de l'organisation fonctionnelle (Utopie), autrement dit de substituer au présent un passé (Éden) ou un avenir (Utopie) ardemment désirés.

Quel que soit le plan sur lequel on se place — l'historique ou le mythologique —, le phénomène essentiel que l'auteur met en lumière reste le même: la relation entre la géographie humaine, c'est-à-dire le mode d'occupation et de colonisation de l'espace, et la géographie physique, c'est-à-dire cet espace même — entre la carte et le terrain — cette relation ne serait pas seulement, ne serait pas d'abord une *adaptation* de l'homme à la nature, mais bien plutôt une *projection* du premier dans la seconde, l'éradication de la nature réelle au profit d'une nature rêvée, d'un «modèle» conçu ailleurs, en fonction de nécessités, d'attentes et de normes d'un tout autre ordre. L'arpenteur, quand il ramène à quelques dessins rectilignes le désordre de creux et de bosses qui constitue la réalité première du paysage, se trouve littéralement à annuler le paysage, il substitue au réel une absence de réel, une fiction.

Au fond, ce que dit l'auteur, c'est que la géographie est culture, que les hommes, pour habiter le monde, ne cessent de s'arracher au monde, et de le

recréer à partir de rien, c'est-à-dire à partir de leur esprit et de leur cœur.

... aux méfaits de la littérature

Cette loi de néantisation qui régit l'occupation humaine de l'espace, on serait content si l'auteur se bornait à l'approfondir, à en étudier soigneusement le mécanisme, à la démontrer, en géographe cultivé qu'il est. Hélas, tel n'est pas le cas: il juge, il accuse, il polémique; en un mot, il se fait «écrivain».

Pierre Bourdieu, dans ses *Questions de sociologie*, déplore souvent ce qu'il appelle l'«essayisme», qui est une espèce de contamination de la pensée par les modes et les manies du journalisme: recherche de la formule à tout prix, réduction des idées à quelques métaphores rapides, généralisations à l'emporte-pièce, «engagement viscéral» et indignation convenue, ton supposément tranchant, bref: facilités. Or l'ouvrage de Bureau, il faut le dire, est en maints endroits victime de cette triste tendance. Ecrire, même en boutade, que le «charabia lyrique» du poète Ovide aurait pu être corrigé si celui-ci avait «fréquenté un bon psychiatre»; que Lucrèce aurait fait un piètre agent de voyage; que la chute d'Icare est «la première tragédie aérienne de l'histoire»; que la nature «en a ras le bol de se faire culbuter» par les planificateurs; que le Moyen Age avait des «mœurs rabougris» (*sic*); que les mythes de l'Eden et de l'Utopie sont parfois si proches qu'«il faut croire en l'existence de quelque passerelle insoupçonnée entre les deux lits idéologiques pour que l'on puisse si aisément se tromper sur l'identité des coucheurs»; ou que l'Angleterre, victorieuse en Acadie, «fit homologuer sa performance» dans le traité d'Utrecht; écrire de cette encre, donc, est peut-être digne d'un reporter de magazine ou d'un professeur de cours du soir au bagout sympathique, ça n'ajoute rien au contenu intellectuel de l'ouvrage. Dans ces moments-là, au contraire, comme dans les curieux tableaux comparatifs du chapitre III, dont le niveau de subtilité est proprement déconcertant, l'auteur cesse de penser pour

se consacrer à cette opération ô combien prestigieuse : faire du style.

Si encore il ne s'agissait que d'écarts ou d'oublis passagers, on pourrait compter que l'auteur ou l'éditeur les corrigent dans une autre édition, en même temps que les nombreuses coquilles et autres erreurs qui déparent le volume. Mais le mal est plus profond. Tout se passe en effet comme si l'auteur, au fond, n'avait que peu confiance en ses propres idées, en leur force, en leur pénétration, comme s'il trouvait insuffisant — ou trop difficile — le fait de tenir (mais de tenir jusqu'au bout) un discours rigoureux, proprement scientifique, sur l'objet qu'il a choisi d'étudier, et qu'il voulait à tout prix user de « passion », se montrer, briller, toutes choses dont ses idées pouvaient se passer et qui en brouillent la transmission au lieu de la servir.

Rien n'illustre mieux cette évasion dans la littérature que le dernier chapitre, intitulé « Récit d'un voyage en Ubécoisie ». Ce chapitre, célébré par la presse, porte sur la Révolution tranquille et le mythe de la planification, c'est-à-dire sur le présent. Or au lieu de l'analyse critique à laquelle on se serait attendu, qu'est-ce qu'on a ? Un pauvre pamphlet en forme d'allégorie simpliste, cousu de calembours et de calembredaines, et d'où rien ne ressort que la hargne et l'indigence stylistique. Que tout l'ouvrage, c'est-à-dire tant d'érudition, de réflexion, de recours au mythe et à la culture, aboutisse à cela, c'est proprement navrant.

Navrant mais significatif. Certes, la Révolution tranquille et la fureur réformatrice qui l'a accompagnée ont déçu ; certes, l'expérience du B.A.E.Q. a échoué lamentablement. Ce sont là, pourtant, des *phénomènes*, et qui demanderaient par conséquent à être critiqués, c'est-à-dire plus que simplement moqués (ce qui est chose faite depuis longtemps), mais étudiés, analysés et compris. C'est par la critique seule qu'on se libère, et non par la condamnation intempestive. Or cette critique, ici, n'a pas lieu. Tout au plus, on a du « style » : une trentaine de pages sup-

posément drôles et incendiaires, en réalité plates et conventionnelles, qui ne disent rien de plus que les slogans d'un anti-étatisme et d'un anti-intellectualisme primaires qui circulent déjà dans tous les éditoriaux, les émissions de télévision et autres semblables repaires de la pensée profonde.

Cette attitude, qui apparaît clairement dans le chapitre en question, n'est pas absente non plus du reste de l'ouvrage. Elle se manifeste chaque fois que l'auteur, au lieu d'analyser et de comprendre, prétend juger sans autre forme de procès et s'en tire avec une figure de style. On se demande alors: au nom de quoi? Que vient faire ici l'*opinion* du monsieur, quand c'est la pensée du géographe, quand c'est la réalité décrite et comprise par sa pensée, qui nous intéresse?

La maladie de l'«essayisme», dont ce livre n'est malheureusement qu'un exemple parmi tant d'autres, conduit à se poser certaines questions. Est-il possible à un géographe, un historien, un sociologue, un intellectuel quel qu'il soit, de s'adresser à un public qui dépasse le cercle de sa discipline sans sacrifier à la facilité? Peut-il diffuser son savoir en lui conservant toute sa complexité critique? A ces questions, on voudrait répondre par un oui. Mais il faudrait d'abord que ces messieurs commencent eux-mêmes par faire confiance à leurs lecteurs et ne les prennent pas pour de pauvres hères en mal de prouesses verbales.